

TRAJECTOIRES PARALLÈLES

Atish Rex Ghosh dresse le portrait de **Kristin Forbes**, qui se partage entre la recherche et l'action

APRIORI, Kristin Forbes, dont la carrière s'est essentiellement partagée entre la recherche universitaire et la formulation de politiques économiques, n'a guère de raisons de s'intéresser à la vermifugation des enfants. Mais cette enseignante de la Sloan School of Management du Massachusetts Institute of Technology (MIT) voulait aussi sortir des sentiers battus.

Forbes, qui est également membre externe du Comité de politique monétaire de la Banque d'Angleterre, s'est penchée en particulier sur les questions internationales de contagion financière, c'est-à-dire la manière dont les problèmes économiques se propagent, sur les mouvements de capitaux transfrontaliers, les contrôles de capitaux et les conséquences que la politique économique d'un pays peut avoir dans d'autres.

Mais lorsque des confrères lui ont démontré que l'un des moyens les plus économiques d'assurer la scolarisation des enfants dans les pays en développement était de les débarrasser des vers parasites, elle a participé à la création d'un organisme caritatif spécialisé dans les traitements vermifuges.

Le travail universitaire et la politique économique continuent cependant d'occuper l'essentiel de son temps, que ce soit au MIT, à la Banque mondiale, à la Banque d'Angleterre, au Département du Trésor américain ou ailleurs encore.

Mais sa voie n'était pas toute tracée et, plus d'une fois, la chance ou des coïncidences ont été décisives. Kristin Forbes grandit à Concord, dans le New Hampshire, où elle se passionne pour les activités de plein air. Elle va au lycée public et bien que l'établissement ait de bons résultats (la moitié de sa promotion poursuit des études supérieures), la plupart de ses camarades optent pour l'université du New Hampshire. Les conseillers d'orientation sont stupéfaits d'apprendre qu'elle voudrait être admise dans des écoles plus prestigieuses comme Amherst ou Williams. Et Forbes finit par entrer au Williams College, montrant ainsi très tôt qu'elle suit sa propre voie.

L'embarras du choix

Au Williams College, Forbes n'a que l'embarras du choix et s'inscrit à des cours d'astrophysique, de religion, de psychologie ... et d'économie. D'après elle, c'est à Morton («Marty») Schapiro, qui l'a initiée à l'économie (et qui deviendra président du Williams College), qu'elle doit son goût pour cette matière. Sa méthode consistait principalement à appliquer les concepts fondamentaux à la vie de tous les jours. Il parlait par exemple de l'utilité marginale décroissante, puis finalement négative, d'une consommation



de bière excessive (un exemple assez pertinent sur les campus). Forbes balance entre l'économie, l'histoire et les sciences politiques (et apprécie les liens entre ces disciplines), avant de se spécialiser en économie, où elle réussit brillamment.

Son diplôme en poche, elle s'interroge sur la suite, hésitant entre faire son droit et marcher dans les pas de son père et devenir médecin. Elle intègre finalement le programme de banque d'affaires proposé par Morgan Stanley. Elle se familiarise ainsi avec les marchés (ce qui l'aidera plus tard pour ses travaux en économie) mais réalise rapidement que la banque d'affaires ne la passionne pas. Puis, coup de chance en 1993, Richard Sabot, l'un de ses professeurs au Williams College, la met en contact avec Nancy Birdsall, qui est en train de terminer une étude de la Banque mondiale sur les clés de la réussite des économies est-asiatiques et aurait besoin d'un chercheur pour en appliquer les résultats à l'Amérique latine.

Forbes part alors un an à la Banque mondiale et commence à s'intéresser à la recherche axée sur les politiques économiques. Sa collaboration avec Birdsall et Sabot l'incite à embrasser une véritable carrière d'économiste, mais il lui faut d'abord obtenir un doctorat, si elle veut pouvoir comme eux influencer la marche du monde.

Au MIT, le point de vue de Forbes n'est donc pas vraiment celui de la plupart des autres doctorants, plus fascinés par les modèles et les théories que par leur application aux problèmes du monde réel. C'est précisément cette vision qui va faire la renommée de Forbes, quand son étude concernant les effets des inégalités de revenu sur la croissance est publiée dans l'*American Economic Review* en 2000. Cette étude lui avait été demandée par le MIT, dans le cadre du cours d'économétrie de Jerry Hausman.

Au milieu des années 90, les inégalités de revenus n'étaient pas vraiment un sujet à la mode, mais Birdsall et Sabot avaient constaté qu'elles nuisaient à la croissance et leurs conclusions avaient tout de même fait sensation, au moins parmi les spécialistes de la politique économique. En utilisant de nouvelles données et des techniques plus élaborées (et plus récentes), Forbes a constaté que les choses n'étaient pas si simples. Les comparaisons internationales montraient certes que les inégalités étaient mauvaises pour la croissance, mais, au plan national, il existait une corrélation positive entre croissance et progression des inégalités.

En plus de lui permettre d'être publiée dans une revue prestigieuse, l'expérience a appris à Forbes que toute conclusion doit impérativement s'appuyer sur des analyses rigoureuses. Ses études sur la contagion financière, véritable leitmotiv de l'ensemble de ses travaux, sont sans doute celles qui ont le plus contribué à sa renommée. C'est dans le sillage des crises financières qui ont balayé l'Asie et d'autres pays émergents que le thème de la contagion s'est imposé à elle.

Elle a analysé en détail le sens du terme «contagion», jusque-là assez vague, permettant ainsi de mieux comprendre quand et pourquoi le phénomène se produit. D'après Roberto Rigobon, l'un de ses coauteurs et collègues du MIT, «Kristin fait partie des meilleurs spécialistes de l'analyse empirique de la contagion. Ses articles sont un tour de force pour quiconque s'intéresse à la mesure de ce phénomène, son importance, son existence et sa portée». Stijn Claessens, conseiller principal du Conseil des gouverneurs du Système fédéral de réserve, la banque centrale des États-Unis, qui a également effectué des recherches avec Forbes sur ce thème déclare : «Sur le plan théorique, elle met la barre très haut, tout en gardant toujours à l'esprit l'utilité pratique de son travail, et motive les autres en pointant les grosses zones d'ombre dans notre connaissance des phénomènes. Et les conclusions qu'elle formule sont rédigées dans un style limpide».

Dans un autre article souvent cité, Forbes a étudié l'effet des contrôles de capitaux, dépassant les analyses traditionnelles sur leur incidence macroéconomique pour évaluer leur impact sur l'accès aux financements des PME, aspect sur lequel ni les universitaires ni les praticiens ne s'étaient penchés jusque-là.

Elle s'est ainsi forgé une réputation largement méritée de chercheuse tournée vers la pratique. Pourtant, l'adoption d'un angle d'analyse à vocation pragmatique trop étroit n'est pas sans risque, ne serait-ce que celui d'être mal interprété. Par exemple, on croit souvent que les conclusions de Forbes concernant l'effet des contrôles de capitaux sur le financement des PME signifient qu'il faudrait éviter de contrôler les entrées de capitaux, car cela pénalise plus les petites que les grandes entreprises. C'est

peut-être vrai, mais, pour un pays confronté à une envolée du crédit provoquée par un afflux de capitaux, l'autre option serait de nature prudentielle. Or, elle pourrait avoir un impact encore plus disproportionné sur les petites entreprises, qui tendent à se financer davantage auprès des banques que les grandes entreprises.

De même, il ne faudrait pas conclure de l'article de Forbes sur les inégalités et la croissance que les inégalités sont bonnes pour la croissance. Des travaux ultérieurs montrent que les résultats dépendent de l'échantillon choisi et les estimations se fondent uniquement sur l'évolution des variables dans le temps (technique utilisée par Forbes) ne rendent compte généralement que de l'association positive à court terme entre inégalités et croissance. L'effet négatif est identifié en analysant la modification d'une variable à la fois dans le temps et entre les pays.

Canular téléphonique

Pour avoir passé une partie importante de sa carrière dans les cercles officiels, Forbes est parfaitement consciente que transformer les résultats de la recherche en conclusions pratiques est un art difficile. Après son passage à la Banque mondiale, une nouvelle occasion se présente de participer directement à l'action. En 2001, elle rentre d'une séance de jogging quand elle trouve sur son répondeur un message d'un certain John Taylor l'invitant au Département du Trésor, à Washington, pour discuter. Elle pense d'abord à une blague. Elle sait bien sûr qui est Taylor, ce professeur de Stanford qui vient d'être nommé sous-secrétaire au Trésor américain chargé des affaires internationales dans le nouveau gouvernement de George W. Bush. Mais pourquoi donc voudrait-il s'entretenir avec elle? Il s'en faut de peu qu'elle n'efface le message.

Elle rappelle finalement John Taylor, qui souhaite lui confier la création d'une nouvelle division au sein du Trésor, chargée de surveiller les vulnérabilités mondiales dans le sillage des crises asiatique et russe. Forbes est indécise. Depuis son séjour à la Banque mondiale, elle est attirée à la fois par les milieux universitaires et politiques, entre lesquels les interactions sont selon elle trop peu nombreuses. Mais elle aspire à devenir professeure assistante au MIT et sa priorité est de publier des articles dans de grandes revues universitaires et non de se promener dans les couloirs du pouvoir à Washington.

Elle décline l'offre à deux reprises, jusqu'à ce que Rudiger Dornbusch, décédé depuis, mais qui a été son conseiller au MIT et s'est fait un nom comme économiste international parmi les chercheurs et les dirigeants, l'appelle pour la sermonner. Il refuse de raccrocher tant qu'elle n'aura pas commencé à faire sa valise. «C'est le but même de toutes nos recherches ... avoir une réelle influence sur les politiques et sur la marche du monde. Vous devez accepter cette offre.»

Données reflétant le monde réel

Forbes retourne donc à Washington en 2001. Elle y vit une «expérience fascinante, en essayant d'appliquer ses travaux universitaires au monde réel, à partir de données réelles, en n'avertissant pas tout le monde avec neuf mois de retard qu'un effet de contagion est possible. Il faut vraiment être capable de prédire les faits. Et cela débouche sur toute une série de questions sur la façon dont on peut se servir de notre travail et le mettre en pratique en temps réel.» Son passage au Trésor conduit Forbes à traiter de bien d'autres questions auxquelles elle n'aurait jamais réfléchi avant.

Elle travaille par exemple sur le Millennium Challenge Account, un programme destiné à rendre l'aide américaine à l'étranger plus efficace, en définissant des critères d'admissibilité des pays.

De retour au MIT l'année suivante, Forbes se met à rédiger des articles sur certaines des questions qu'elle a abordées dans ses fonctions précédentes, notamment la contagion financière, jusqu'à ce que le téléphone sonne à nouveau. Cette fois, elle est invitée à rejoindre les conseillers économiques du Président des États-Unis. Elle travaille alors sur bon nombre de sujets brûlants touchant à l'économie internationale, y compris sur les possibles manipulations monétaires imputables à de grands partenaires commerciaux et sur la fiscalité internationale.

Les journaux font alors leurs gros titres sur les sommes colossales mises à l'abri à l'étranger par des entreprises multinationales américaines pour éviter des taux d'imposition élevés. Une fois encore, Forbes se sert de ses facultés d'analyse pour contribuer à briser certains mythes. Ces entreprises se plaignent souvent de ne pas pouvoir investir aux États-Unis, car le rapatriement des fonds serait trop coûteux. Il serait donc normal qu'elles bénéficient au moins d'une exonération ponctuelle pour les aider à doper l'investissement aux États-Unis.

L'argument ne convainc ni Forbes ni ses collègues du conseil économique mais il est impossible de le réfuter sans éléments solides. Les multinationales semblent devoir obtenir gain de cause, mais Foster fait d'autres recherches et montre que, quand les entreprises rapatrient effectivement les fonds, elles s'en servent généralement plus pour verser des dividendes que pour investir dans des usines ou embaucher.

Ouverture d'esprit

La dialectique entre recherche universitaire et action gouvernementale — la recherche aidant à la prise de décision et les questions de politique inspirant la recherche — est la marque même du travail de Forbes. Contrairement à beaucoup d'autres, elle veut toutefois rester ouverte, prête à modifier son point de vue à la lumière de nouvelles études ou d'éléments probants. Son premier travail sur le contrôle des capitaux, par exemple, tendait à en souligner les coûts. Mais des études plus récentes consacrées au rôle du contrôle des capitaux comme facteur d'atténuation des risques d'instabilité financière, et la réalisation progressive que, dans les économies financièrement ouvertes, il n'y a guère de différence en pratique entre mesures prudentielles et contrôle des capitaux, persuadent Forbes que ces contrôles peuvent accroître la résilience financière.

Les conseils qu'elle prodigue aux jeunes chercheurs sont de la même veine : choisissez des sujets qui sont importants et qui comptent pour vous; demandez-vous pourquoi vous faites ce travail; faites preuve de curiosité intellectuelle; explorez une question sous tous ses angles; puis appuyez-vous sur une analyse rigoureuse pour formuler vos conclusions.

Étant membre du Comité de politique monétaire de la Banque d'Angleterre, elle ne se prononce pas sur les questions actuelles de politique générale, encore qu'elle ait récemment annoncé son retour au MIT et qu'elle ne briguerait pas un autre mandat. Mais, convaincue que les choix politiques doivent s'appuyer sur des éléments empiriques solides, elle est manifestement perturbée par la fronde anti-experts et anti-élites et l'idée apparemment généralisée selon laquelle les faits n'auraient pas d'importance. Au travers de ses

études, elle continue de tenter d'expliquer des faits économiques fondamentaux, aux citoyens et aux dirigeants, dans l'espoir d'influer sur la manière dont les décisions importantes sont prises. Et elle exhorte les universitaires à sortir de leur tour d'ivoire pour parler aux gens : « nous devons vraiment le faire, nous tous, dirigeants et chercheurs, aller parler aux entreprises, aux gens dans la rue, leur parler pour tenter de mieux comprendre ce qui les inquiète et ce qu'ils pensent ».

Forbes a consacré une grande partie de sa vie professionnelle à l'économie internationale, elle s'est même mariée à Bretton Woods, dans le New Hampshire, là où sont nés le FMI et la Banque mondiale en 1944 (même si elle s'empresse de préciser qu'elle a choisi l'hôtel plus pour son emplacement que pour le symbole historique). Rien de surprenant, donc, si elle est préoccupée par les réactions négatives que suscite la mondialisation actuellement. Pour elle, le problème vient notamment de l'incapacité des économistes à adapter leur discours pour qu'il soit compréhensible par le grand public, qu'il fasse écho à ce que les gens vivent chaque jour.

Même si l'hostilité à la mondialisation naît en partie de la crainte des inégalités extrêmes de revenu et de richesse, Forbes pense aussi qu'il ne faudrait pas exagérer l'impact de la mondialisation sur les inégalités. Elle observe qu'elles ont reculé au Royaume-Uni depuis quelques années, ou au moins ne se sont pas creusées, puisque les bas salaires ont augmenté plus vite que certains autres. De nombreuses personnes, pourtant, sont incroyablement frustrées et ont peur du changement, au point d'avoir majoritairement voté pour la sortie de l'Union européenne. Les économistes, au sein de l'Université ou des gouvernements, doivent mieux comprendre et mieux expliquer de quelle manière la mondialisation peut profiter à tous.

Le déparasitage des enfants

Aussi éminente que puisse être la recherche, elle a parfois un impact sur les individus, raison pour laquelle Forbes est devenue partie prenante à un projet de déparasitage. C'est un exemple de la façon dont elle a mis ses connaissances en pratique dans un grand nombre de domaines, suivant des trajectoires très différentes, quelquefois inattendues, mais souvent stimulantes.

Il y a quelques années, des travaux universitaires conduits par Rachel Glennerster et Esther Duflo, professeures associées au MIT, et Michael Kremer, de l'université Harvard, ont établi que le moyen le plus économique de garantir la scolarisation des enfants dans les pays en développement était de les débarrasser des vers parasitaires qui les empêchaient souvent d'aller à l'école. Ils ont donc décidé de créer un organisme caritatif pour le déparasitage des enfants dans les pays en développement et Forbes a mis son expérience d'ancienne étudiante en école de commerce au service de la cause en les aidant à monter l'association.

Cette maman fière de ses trois enfants est enthousiaste : « C'est incroyable comme, quand elles sont bien réalisées, les études économiques ont le pouvoir de susciter des volumes de dons importants. Il suffit de donner un comprimé par an à un enfant pour qu'il n'ait plus de vers et puisse mieux apprendre. Il est moins léthargique, il assimile mieux les minéraux présents dans l'alimentation, il est en meilleure santé. C'est donc incroyablement simple et incroyablement efficace. Environ 25 à 30 millions d'enfants ont déjà été traités, et ce grâce à des travaux universitaires de qualité! » ■

Atish Rex Ghosh est l'historien du FMI.